

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 304-307

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Revue du Mois

Notre dernière revue, nous la finissons en disant que l'année 1903 nous réservait sans doute bien des surprises, et, en moins de quatre semaines nous avons eu la mort de Léon XIII et l'élection de Pie X. Les « Echos » ont consacré tout un numéro au grand et illustre pontife que l'Eglise vient de perdre et le chroniqueur du mois n'a rien à y ajouter ; il faut même que sa douleur cède le pas à la joie que l'Eglise éprouve depuis l'avènement de l'ancien patriarche de Venise au siège pontifical. Le pape est mort : vive le pape ! Et cette joie est d'autant plus profonde, d'autant plus vive, que le nouvel élu qui peut bien ne pas être l'élu de certains partis ou de certaines « mères » de l'Eglise (on a tout-à-fait oublié de les consulter) est, à coup sûr, l'élu du Saint-Esprit. C'est l'avis du grand nombre, de ceux-là même qui ne fréquentent pas nos « pâturages spirituels » et qui ont dû reconnaître l'action visible de la Providence dans les opérations du Conclave. Il y a quelques jours, à peine, le nom de Sarto n'était guère connu que de ceux qui consultent l'annuaire pontifical de Mgr Battandier, ou les Colonnes de la « Hierarchia Cattolica », aujourd'hui ce nom est sur toutes les lèvres, fait battre tous les cœurs sincères : il a été lancé aux extrémités du monde avec la rapidité de l'éclair, et l'image sereine, souriante et majestueuse de Pie X a été reproduite par tous les moyens que l'imprimerie, la gravure et la photographie tiennent à leur disposition. C'est le peuple, c'est la démocratie, c'est le présent avec ses aspirations les plus nobles, c'est ce que nous aimons avec passion, et ce que Léon XIII nous a fait aimer comme

s'il eût prévu l'avenir, qui vient de s'incarner dans la personne du nouveau pape. Nous-mêmes, avouons-le, nous nommions avant tous les autres, Bampolla, Gotti, Vannutelli, di Pietro : les plus osés balbutiaient le nom de Gibbons : le Ciel avait d'autres vues et ses préférences se sont reposées sur la tête d'un fils de Riese, prêtre au cœur d'or, évêque à crosse pacifique, que la ville des doges a offert à la cité des papes.

L'enfer, comme toujours, a cherché, par des manœuvres odieuses, à ébranler les portes de l'Eglise et de secouer la pierre qui est sa base. Les défroqués surtout ont voulu souiller, dès son avènement, le nouvel évêque de Rome. Pauvres diables ! leur voix a détoné dans le concert de vœux et d'hommages qui est monté vers Rome, et, en pleine civilisation, au début de siècle qu'ils ont juré d'arracher au Christ-Rédempteur, leurs figures grimaçantes se détachaient sur le fond de l'Eglise à la manière de ces repoussantes créatures d'imagination que les artistes du moyen-âge ont reproduites aux angles de nos vieilles cathédrales. Leur bouche, toujours prête à aboyer n'effraie personne : et l'opinion publique habituée à leurs cris est restée suspendue, pendant des jours et des semaines, au chevet d'un pape mourant, saluant respectueusement sa disparition et acclamant, dès son arrivée, le nouveau successeur de Pierre.

Tels sont les deux grands événements qui sont venus détourner momentanément notre attention du drame poignant qu'offre au monde l'expulsion des moines français et la dispersion des congrégations religieuses aux quatre coins de l'horizon. Nous sommes bien forcé d'y revenir puisque les Chambres sont en vacances, les Souverains en villégiature et que la chronique de ces mois d'été s'en ressent. Il y a bien eu l'affreux accident du Métropolitain de Paris où une centaine de personnes'ont trouvé la mort : mais seuls, les ingénieurs de la Ville de Paris, ou les familles en deuil y pensent encore : il y a encore eu le procès de la grande Thérèse, finalement condamnée à cinq ans de prison et à cent francs d'amende, pour avoir extorqué des millions ; mais, la question dominante de la politique française, depuis longtemps, demeure l'exécution brutale et impie de la loi de 1901 contre les Associations religieuses. Il semble bon qu'une partie du pays soit mécontente de ces procédés tyranniques ; il y a eu des manifestations, et il y en a encore, mais c'est tout : et plus d'un de ceux qui sont obligés de se taire ou de laisser passer ne serait pas fâché de voir quelqu'un prendre un énorme balai ou un solide gourdin, pour chasser, à l'exemple de la Pucelle d'Orléans, la poignée de mandrins qui travaillent au dépeuplement de la France chrétienne.

Nonobstant tous ces désirs, Combes continue son œuvre : nous en

savons quelque chose, nous qui voudrions voir se reposer, dans un abri sûr, les quelques oiseaux chassés par la tempête, qui avaient pensé, un instant, à se fixer de nos côtés, et qui ont dû continuer leur route vers d'autres contrées. Le monde entier a l'air de s'occuper de la question des congrégations françaises : on ne leur ménage même pas la sympathie qui s'attache toujours aux victimes d'une grande cause ; mais elle soulève des problèmes qui ne pourraient être résolus que par la bonne volonté de tous, et il est rare, hélas ! de trouver cette unanimité. N'en accusons que la dureté des temps ; mais comprenons, une bonne fois, que l'ère des persécutions n'est pas encore achevée et qu'elle nous demande à tous, avec l'intelligence de la situation, le travail et l'effort qui amènent au moins l'apaisement des esprits et la reconnaissance complète et loyale de tous nos droits. Il ne faut pas de dormeurs parmi nous, sinon, nous sommes perdus, et le réveil pourrait nous apporter d'amères déceptions. Ne méritons pas le reproche d'être moins actifs que les enfants des ténèbres : Dieu sait s'ils se démènent et ils ne sont pas prêts à rendre les armes.

Des gens bien intentionnés nous annoncent pour la rentrée des Chambres françaises, un changement de ministère. C'est bien gentil de leur part ; mais, dans un de ces récents discours, à Marseille, le président du Conseil a promis à ses auditeurs une telle hécatombe de Congrégations, une telle énergie à accomplir sa mission de tombeur de nonnes et de Curés, que la Canebière en a frémi, et que sur les mânes des grands ancêtres de la Terreur, les méridionaux ont juré de maintenir ce Sauveur étrange à la tête du gouvernement. Quelques dames, appartenant à la haute société des docks marseillais, ont sauté au cou du président, l'ont étouffé sous leur étreinte, et quelques centaines de petits « Tartarins » ont arrondi leurs yeux, jeté leurs flammes, et ont promis au père d'Edgar qu'ils feraient bientôt une succulente bouillabaisse avec tous les calotins que la France nourrit encore dans son sein. Té, mon bon ! Il n'y a plus qu'à te tenir tranquille, ou je te ferme la bouche avec des tomates. Il n'y a pas : quand le Midi bouche, c'est sérieux, c'est grave : c'est même pour cela que M. Combes y est allé.

Le Turc a voulu profiter des vacances de nos parlements pour faire un brin d'agitation en Macédoine : le succès des anticléricaux français l'empêchait de dormir, et ma foi, il a donné l'ordre de recommencer les massacres. Le laissera-t-on faire ? La Russie et l'Angleterre ont l'air de dire non, et les autres seront bien obligés de marcher. Nos publicistes les plus distingués (ils en ont jusqu'au bout des doigts de la distinction !) prétendent même que le nouveau pape va se mettre à la tête d'une nouvelle Croisade contre les adorateurs du Sultan. Si toutefois

le pape était mieux informé que nos gens distingués sur la véritable civilisation des Balkans, il se pourrait qu'il prit des moyens plus doux, plus pacifiques que ceux que ces Messieurs voudraient lui suggérer ! Il parlera, c'est possible : mais que dira-t-il ? La question est là, et nous préférons attendre sa parole que de nous perdre en conjectures « à côté. » Et même s'il se taisait, comme on l'a tant reproché à Léon XIII, nous ne nous permettrions ni de juger, ni de critiquer : le pape a le droit d'avoir des raisons que les journalistes les plus distingués n'ont pas.

En Suisse, il pleut, il a plu... et M. Capré prétend qu'il pleuvra. Des bords du lac nous avons souvent porté nos pensées vers les montagnes, plaignant de tout notre cœur ceux qui n'allaient à elles que pour jouir d'un soleil plus doux, au milieu d'une nature plus pure et plus rafraîchissante. Le soleil s'est moqué d'eux, le monstre ! Mais aussi pourquoi les hommes s'obstinent-ils dans leurs méchancetés ? Ils ne se doutent pas qu'ils font pleurer les habitants de là-haut ; et ce sont leurs larmes qui nous inondent. Avec ça, pas moyen de le leur rendre ! Nos canons contre la grêle servent tout au plus à chasser chez le voisin ce qui nous menace nous-mêmes ; et avec toutes nos inventions nous mettons en fureur tous les génies de la nature. Pauvres nous ! Et dire que voici bientôt la rentrée de certains potaches ! Nous pouvons nous attendre, dans le prochain N^o de la « Revue populaire de Fribourg » à une plainte — en prose ou en vers — sur les larmes des professeurs et des élèves, revenus des délices de Capoue. A ce propos pourtant nous saurons peut-être ce qu'est devenue, depuis deux mois, la grande amie de nos *Echos*. Plus rien d'elle depuis un siècle ! Si quelqu'un des nôtres la trouvait assoupie, au pied de quelque montagne, nous lui demanderions de la saluer de notre part et de lui faire part de nos inquiétudes. Il y aura une récompense !

L. W.